

21^e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE 2014

A la question de Pierre sur la mesure du pardon, qui ne figure pas dans notre péricope évangélique, Jésus répond par la parabole que nous venons d'entendre. Une parabole dont la pointe éclaire ce fameux « 70 fois 7 fois » qui ne peut manquer de désarçonner quiconque est épris de justice. Cherchons donc à comprendre ce texte difficile, difficile surtout à mettre en pratique. La pointe de la parabole est celle-ci : « C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur ». Autrement dit : « Pardonne et tu seras pardonné ». Ce qui ne peut manquer de nous surprendre un peu, tellement nous sommes habitués à nous entendre dire qu'en matière religieuse, il faut agir de manière désintéressée. Pardonner pour être pardonné à son tour, cela ne serait-il pas digne d'un mercenaire, cela ne relèverait-il pas d'un calcul intéressé ? Mais d'un autre côté, faudrait-il toujours faire le bien sans jamais rien attendre de Dieu ? Une telle attitude n'aurait-elle pas un je-ne-sais-quoi de la sublimité kantienne ? Et pourtant ne disons-nous pas tous les jours : « Pardonnez-nous *comme* nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Le pardon de Dieu semble bien conditionné par le pardon que nous exerçons à l'égard des autres. Et ce pardon n'est pas facultatif : « C'est ainsi que mon Père vous traitera si vous-mêmes ne pardonnez pas ». Echo de l'avertissement du Sage de l'Ancien Testament : « Pense à ton sort final ». Alors, toute notre vie chrétienne ne serait-elle que l'apprentissage de l'intérêt bien compris, étendu aux choses de l'au-delà ?

« Pense à ton sort final » nous dit l'Écriture, non pas parce qu'elle se plairait à mêler de fiel nos joies de tous les jours, ou à teinter en sombre nos espoirs, mais parce que ce sort final n'est pas tant un terme qu'un but. Lorsque l'Église nous invite à prendre en compte notre sort final, ce n'est pas pour faire de notre vie une méditation désabusée sur la mort, un sablier d'une main, un crâne luisant de l'autre. Notre sort final n'est pas le tombeau, c'est un but qui transfigure et la mort et la vie comme le rappelle S. Paul aux Romains : « Frères, aucun d'entre nous ne vit pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur ». Donc quand l'Église dit « pense à ton sort final », ce n'est pas pour nous faire peur, mais au contraire pour nous libérer de la peur. A chacun elle dit : « Ce qui donne du prix à ta vie, c'est ton rapport au Christ. Ce n'est pas ce que tu possèdes, ce ne sont pas même tes bonnes œuvres : rien de cela ne t'appartient, parce que toi-même, tu ne t'appartiens plus, tu appartiens au Christ ». Le dynamisme de notre vie de chrétien, c'est de devenir semblable au Christ, c'est de devenir le Christ. « Ce n'est plus moi qui vis, s'exclame S. Paul, c'est Christ qui vit en moi ». Notre vie n'est rien d'autre qu'un continuel passage au Christ, un lent et difficile processus d'incorporation au Seigneur. Tel est notre sort final : nous identifier au Christ au point de sentir et d'agir en tout comme lui. Dès lors, le ciel, la récompense, n'est pas quelque chose d'extrinsèque, comme une récompense, c'est l'aboutissement, surnaturel, de nos aspirations les plus intimes.

Relisons notre évangile à cette lumière. Nous comprendrons alors que s'il est de notre intérêt véritable de pardonner, notre pardon ne procède pas en effet tant d'un calcul que d'un élan qui n'est autre que celui de la logique de l'amour qui nous habite parce que nous devenons semblables au Christ. Que nous dit cette parabole ? Elle nous montre un débiteur absous et pourtant impitoyable envers son propre débiteur. L'énormité de la somme en jeu nous dispense de toute enquête de type historique : 10 000 talents, cela représente 350 tonnes d'argent, près de 200 millions d'euros, et certainement plus que tout le numéraire ayant alors cours en Palestine. Il s'agit donc d'une fable. Et la disproportion avec les 100 deniers, moins d'une livre d'argent à l'époque, nous montre que les deux dettes sont incommensurables. Bien sûr, le débiteur ne peut rembourser. Qui est ce débiteur ? Pas nécessairement l'un de nos ministres épinglé par la justice. C'est l'homme, tout simplement : qui pourrait en effet racheter à Dieu sa propre existence, qui pourrait se prétendre juste devant lui par ses propres forces, sans avoir besoin de sa grâce ? Face à Dieu, nous sommes tous des débiteurs insolubles. Mais un simple mouvement du cœur, de reconnaissance de notre misère, suffit à obtenir sa grâce. On nous dit en effet que le maître « fut saisi de pitié » devant la détresse de son serviteur. Et il nous accorde bien plus que nous n'osons demander. Le serviteur demande un moratoire et le maître répond par une remise de dette pure et simple. C'est le sens bien compris du mot « miséricorde » dont on nous a tant abreuvé ces dernières semaines.

On comprend alors de l'intérieur la douleur qui saisit ses compagnons et la colère qui s'empare du maître lorsque ce serviteur au lieu d'imiter la bonté dont il vient d'être le bénéficiaire agit avec dureté avec son propre

débiteur alors – notons-le bien – qu’il n’a plus de dette à éteindre vis-à-vis du maître et donc d’argent à trouver dans l’urgence. Ce serviteur rompt volontairement la logique du pardon. Car pardonner, pour Dieu, ce n’est pas fermer les yeux sur nos péchés, ne pas les imputer, en nous laissant aussi mauvais qu’avant. Ce serait la conception luthérienne. Pardonner, pour Dieu, c’est nous enlever les péchés, c’est donc libérer en nous la capacité que nous avons à faire le bien. En un mot, c’est restaurer en nous l’image du Christ. Pardonné par Dieu, je reçois la force intérieure qui me permet à mon tour de pardonner.

Telle est la logique divine de l’amour qui culmine chez les saints et en particulier chez les martyrs qui, chez les chrétiens, sont des gens qui pardonnent à leurs bourreaux : Dieu nous fait miséricorde le premier pour qu’à notre tour nous soyons miséricordieux. De même que la chaleur transforme le bois en feu, de même l’amour transforme l’être aimé en quelqu’un capable d’aimer à son tour. Aussi dures que soient les offenses dont nous sommes ici-bas les victimes, il faut accepter de croire qu’elles ne valent pas plus de cent deniers au regard des dix mille talents dont nous nous rendons débiteurs envers Dieu par notre libre participation au péché du monde. C’est dur à avaler, mais c’est pourtant l’évangile. Si nous comprenons cela de l’intérieur, si nous faisons nous-mêmes l’expérience d’être graciés, gratuitement, librement et par amour, alors l’avertissement du Siracide deviendra superflu. Nous serons responsables de nos actes parce que nous aurons compris que notre vie forme un tout. Le pardon donné aux autres surgira de la reconnaissance du pardon reçu de Dieu. Ma perspective ne sera plus : « je fais le bien pour éviter le châtement de Dieu ». Ce sera : « je fais le bien parce que c’est devenu la logique de ma vie puisque, par mon baptême, j’ai été justifié et je suis devenu semblable au Christ » qui a pardonné à ceux « qui ne savaient pas ce qu’ils faisaient » pour reprendre la parole de S. Paul sur la passion. Oui, « pensons à notre sort final » si jamais nous sommes tentés de rompre cette logique de l’amour car souvenons-nous, avec S. Jean de la Croix, « qu’au soir de cette vie nous serons jugés sur l’amour ».